



Un mendiant avait dit au jardinier (Page 104)

Hoffmann prit un tison au poêle, en éteignit à peine l'extrémité rutilante, et, sur le mur blanchi à la chaux, il dessina un des plus laids visages qui eussent jamais déshonoré la capitale du monde civilisé.

Le bonnet à poil et la queue de renard, la bouche baveuse, les favoris épais, la courte pipe, le menton fuyant, furent imités avec un si rare bonheur de vérité dans sa charge, que tout le corps de garde demanda au jeune homme la faveur d'être *portraiture* par lui.

Hoffmann s'exécuta de bonne grâce et croqua sur le mur une série de patriotes aussi bien réussis, mais moins nobles, assurément, que les bourgeois de la *Ronde nocturne* de Rembrandt.

Les patriotes une fois en belle humeur, il ne fut plus question de soupçons : l'Allemand fut naturalisé Parisien ; on lui offrit la bière d'honneur, et lui, en garçon bien pensant, il offrit à ses hôtes du vin de Bourgogne, que ces messieurs acceptèrent de grand cœur.

Ce fut alors que l'un d'eux, plus rusé que les autres, prit son nez épais dans le crochet de son index, et dit à Hoffmann en clignant l'œil gauche.

— Avoue-nous une chose, citoyen Allemand.

— Laquelle, notre ami ?

— Avoue-nous le but de ta mission.

— Je te l'ai dit : la politique et la peinture.

— Non, non, autre chose.

— Je t'assure, citoyen...

— Tu comprends bien que nous ne t'accusons pas ; tu nous plais, et nous te protégeons ; mais voici deux délégués du club des Cordeliers, deux des Jacobins ; moi, je suis des Frères et Amis ; choisis parmi nous celui de ces clubs auquel tu feras ton hommage.

— Quel hommage ? dit Hoffmann surpris.

— Oh ! ne t'en cache pas, c'est si beau que tu devrais t'en pavaner partout.

— Vrai, citoyen, tu me fais rougir, explique-toi.

— Regarde, et juge si je sais deviner, dit le patriote.

Et, ouvrant le livre des passeports, il montra, de son doigt gras, sur une page, sous la rubrique Strasbourg, les lignes suivantes :

« Hoffmann, voyageur, venant de Manheim, a pris à Strasbourg une caisse étiquetée ainsi qu'il suit : O. B. »

— C'est vrai, dit Hoffmann.

— Eh bien, que contient cette caisse ?

— J'ai fait ma déclaration à l'octroi de Strasbourg.

(La suite au prochain numéro.)

Plus loin, sur une page, on voyait ces deux seuls mots légèrement biffés, comme s'ils eussent été suffisamment défendus contre toute interprétation par leur laconisme :

— Pourquoi ?

— De quel droit ?

Enfin, cette phrase, la moins incomplète, avait été non moins péniblement déchiffrée par David et par la jeune femme :

... de toi... grande et sainte révolution... les faibles... sont devenus les forts ; la vengeance tardive est arrivée... alors... terrible... mais beau dans sa...

Au moment où David répétait une seconde fois et lentement ces mots, comme pour chercher à deviner leur secrète signification, minuit sonna.

— Minuit ! dit madame Bastien avec surprise, déjà minuit ?

David, craignant d'être indiscret, se leva, prit le cahier, et dit à la jeune femme :

— Permettez-moi, madame, d'emporter ces pages... Ce que nous venons de déchiffrer est bien vague, bien incomplet... il n'importe ; souvent on est mis sur la voie de la vérité par la trace la plus imperceptible... je vais méditer sur tout ceci, et peut-être y trouverai-je un germe que mes entretiens avec Frédéric développeront plus tard.

— A demain donc, monsieur David, dit tristement Marie, en sentant de nouveau le poids des appréhensions dont elle avait été distraite pendant la soirée, sans cesser pour cela de s'occuper de Frédéric. J'accepte toutes les espérances que vous m'avez données, j'en ai tant besoin !... demain sera pour nous un jour de grande épreuve, car c'est demain qu'aura lieu votre premier entretien avec mon fils.

— Dans cet entretien, je me guiderai sur l'inspiration du moment, sur la disposition d'esprit de Frédéric... peut-être aussi d'après le résultat de mes réflexions de cette nuit, au sujet de ces quelques lignes.

— A demain donc, monsieur David.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

— L'ENVIE —

PAR

EUGÈNE SUE

(Suite.)

Bien que rapide, profonde et remplie d'une certaine angoisse, cette impression ne se trahit en rien chez David, et, avec l'aide de Marie, il continua de déchiffrer les mots soigneusement raturés par Frédéric.

Après une étude patiente, la jeune femme et son hôte parvinrent à déchiffrer en différents endroits du manuscrit, plusieurs mots qui ne se rattachaient en rien aux phrases dont ils étaient suivis ou précédés... Évidemment, ils avaient été tracés presque involontairement, et sous l'influence des pensées dont l'adolescent était obsédé. Ainsi, on lisait sur un feuillet ce lambeau de phrase :

... Pour les créatures destinées à ramper toujours dans une humiliante obscurité, c'est de ne pouvoir... et... arracher...

Deux ou trois mots du commencement et la fin de la phrase étaient absolument indéchiffrables.